

Alexis Wiehe

# Et je devins prêtre



Éditions des Béatitudes

ET JE DEVINS PRÊTRE

Si vous souhaitez être tenu au courant de nos publications,  
vous pouvez envoyer vos nom, adresse et email aux Éditions  
des Béatitudes, Burtin, 41600 Nouan-le-Fuzelier  
[ed.beatitudes@wanadoo.fr](mailto:ed.beatitudes@wanadoo.fr)  
[www.editions-beatitudes.fr](http://www.editions-beatitudes.fr)

ISBN 978-2-84024-286-4  
© Éditions des Béatitudes  
Société des Œuvres Communautaires, juillet 2007  
Conception de la couverture : Atelier Béatitudes-Graphisme /  
Marie Wiehe



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

moi. Il parlait un langage que je comprenais, qui rejoignait mes aspirations, que j'aimais.

« Tenter sans force et sans armure, d'atteindre l'inaccessible étoile. Telle est ma quête, suivre l'étoile. Peu m'importent mes chances, peu m'importe le temps, ou ma désespérance, et puis lutter toujours, sans question ni repos<sup>1</sup>. »

Puis je découvris Jean-Jacques Goldman et sa musique eut sur moi le même impact mystérieux et profond. J'avais besoin de ces musiques qui me donnaient la sensation de remplir un vide intérieur. Mon cousin Mathieu me faisait découvrir ces chansons. Un jour, il m'a surpris en sanglots, alors que j'écoutais seul dans sa chambre la chanson *Là-bas*. Il était stupéfait et me demanda ce qui se passait. Mais j'étais incapable de lui dire ce que je ressentais, ce que cette chanson évoquait en moi : comme le rêve d'un monde meilleur, le besoin de trouver un sens à ma vie, la soif d'être aimé pour ce que j'étais...

\*

J'épiais ceux de mon âge et ceux qui étaient un peu plus âgés. Parmi eux, j'avais remarqué deux catégories. D'un côté, ceux qui faisaient du bruit, qui riaient fort et semblaient s'amuser. De l'autre, ceux qui se taisaient ou chuchotaient timidement, donnant l'impression de n'avoir rien à raconter. Je les surveillais discrètement et il me semblait que seuls les premiers avaient une vie remplie. Ceux qu'on entendait toujours, accompagnant de grands gestes leurs discours. J'hésitais quelque peu à croire en leurs histoires. J'hésitais... jusqu'à ce que j'entende mon propre frère et mon cousin Mathieu tenir

---

1. Jacques Brel, *La quête*.

entre eux les mêmes propos, ou presque. Ces derniers étaient mes aînés de quelques mois seulement. Eux avaient fait le grand passage. Ils étaient entrés fièrement dans le monde séduisant de l'adolescence. Ils sortaient certains soirs parfumés, un peu tendus malgré leur désinvolture. Où allaient-ils ? Que faisaient-ils, toutes ces heures durant ? Ils voyaient des amis de leur âge avec qui ils avaient l'air de s'amuser bien davantage. Un soir, alors que le rendez-vous avait lieu chez mes parents, j'ai compris que ce monde se résumait à un petit cocon fait de musique et de filles, de délires et d'alcool. Je les avais suivis toute la soirée. J'avais tout observé dans les moindres détails. Les p'tits clins d'œil, les accolades. Les grandes bouteilles, les petites boutades. Cela n'avait rien de si extraordinaire, mais ce qui me fascinait, c'était que ce monde leur appartenait. Ils étaient complices, ils n'étaient qu'entre eux. Les yeux pleins de malice, ils riaient à propos de choses que je comprenais peu. C'était un langage codé qui donnait à leur bande une identité particulière.

Plus j'observais les gens de mon âge, plus je me sentais ridiculisé. Ils se constituaient en bandes et moi, je restais seul. Leurs regards devenaient pesants, arrogants. Ils me cernaient, me marginalisaient. Avais-je raison de croire et d'espérer autre chose, d'entretenir l'aspiration d'un bonheur plus grand ? Devrais-je finir par capituler, pour me contenter sans me plaindre de ce qui m'était offert par le système ? J'avais beau espérer, en attendant, je passais pour un pauvre sot, un marginal, un solitaire. J'avais des doutes, ne sachant plus si mes attentes aboutiraient ou si elles n'étaient que l'expression banale d'un esprit contestataire. Je voulais croire qu'il y avait davantage à vivre que ce qu'offrait une bande de copains. Je répétais mes objections, mais entendais rire les copains de mon frère. La pression montait. J'étais comme en balance

entre deux rives : entre mes aspirations profondes et les agitations séduisantes du monde de l'adolescence. J'étais en face de deux livres. Deux modes d'emploi pour adolescent en désarroi. Pour un jeune qui veut vivre et qui se demande où est la vie. Le premier livre était intérieur, imprimé en mon cœur par les promesses de l'arc-en-ciel et les méditations devant le soleil, un livre coloré de rêves. Le deuxième livre était extérieur, posé devant ma route. C'était la vie dite « normale » d'un adolescent. Celle qui suit le courant sans trop de soucis, emporté par les plus grands. Je me sentais comme une épave à la dérive, encore indécis. J'errais avec mes attentes confidentielles. Je parcourais la plage, traversais le salon. Comment ouvrir mon cœur ? J'avais bien trop de pudeur pour le déshabiller. Mes secrets intérieurs avaient trop de valeur pour être publiés. Le temps s'écoulait et je restais paralysé.

J'hésitais, puis un jour, je me suis levé tôt pour la dernière fois. Je suis descendu sur la plage alors que les premières lueurs apparaissaient à peine. Mais ce jour-là, j'ai renoncé à attendre le soleil. Je ne voulais plus m'échapper dans un vertige de questions sans réponses. Je ne voulais plus rêver d'un monde meilleur ou d'un autre bonheur inaccessible. Il était temps désormais de passer à l'acte et de rejoindre une bande. Il était temps de faire comme tout le monde. Sans regarder en arrière, j'ai fait mon sac. À l'aube, j'ai pris le premier bus pour Cap Malheureux. Le nom de ce village du Nord m'impressionnait peu. J'étais resté trop longtemps seul pendant que tout le monde autour de moi s'amusait. C'était à mon tour de rire. Et je suis parti. C'est par un bus que je suis entré dans l'adolescence.

J'avais compris comment un adolescent devait être. Ou plutôt paraître. Ce qu'il devait porter comme vêtements de marque, ce qu'il lui incombait de connaître comme



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>



*sang ! Je reste vivant même si je suis caché dans cet hôpital. Je suis Alexis, Bapsy, le même homme et pas un animal ! C'est vrai que je n'ai plus les moyens de jouer mon rôle. C'est vrai que je ne sais plus vous faire taper dans les mains, que je suis moins drôle. Mais je suis là ! Je suis moi ! Venez dans cette chambre triste. Chantons ! Buwons ! Faisons comme si rien n'avait changé. C'est sûr qu'il faudra attendre avant de me revoir sur la piste. Mais d'ici là, venez, je ferai de mon mieux pour faire l'artiste.*

J'étais bel et bien tombé dans les oubliettes parce que je ne pouvais plus suivre le rythme des fêtes. Yan aussi avait pris des distances. Je n'entendais plus que le bourdonnement du silence, envahi par le sentiment horrible d'être passé à côté de quelque chose d'essentiel. Je parlais alors dans le vide pour cracher ma douleur, j'écrivais quelques phrases de révolte et de colère : « Est-ce que vous voyez vivre les gens ? À fleur de peau, ils s'élancent dans la vie. Quand tu leur demandes qui ils sont, ils répondent en disant ce qu'ils font. Ils se vantent de leurs plaisirs, ils s'en inventent pour garder le sourire. Leurs sens leur servent de météo. Ils y tiennent. Ils s'y tiennent au chaud. C'est partout pareil ! C'est ce qui tient le monde en éveil. Alors comment prétendre que ce n'est qu'un mirage puisque tout le monde s'engage dans cette philosophie ? Tout le monde dit que c'est cela, la vie. Tout le monde n'est quand même pas en naufrage ! »

Je commençais une longue convalescence qui allait devenir comme une première grande retraite de discernement. Une guerre s'accroissait à l'intérieur. J'étais tiraillé entre le désir de révolte et de repliement sur moi-même d'une part, et, d'autre part, l'audace de chercher de toutes mes forces un autre sens à ma vie. Deux chemins qui, tour à tour, venaient me séduire, me faire la cour. Pendant plusieurs mois, je me laissais balloter entre ces

deux voies. Je réfléchissais beaucoup, jusqu'au mal de tête. Tout mûrissait, mugissait en moi. J'étais entre le fauteuil et le lit, encore indécis. Je me glissais entre mes béquilles et laissais traîner la question du sens à donner à mon avenir.

\*

En retrouvant l'usage de mes jambes, je repris machinalement le chemin de Cap Malheureux. Pour essayer de reprendre la vie là où je l'avais laissée. Mais, à ma grande surprise, tout était différent. J'étais impressionné devant ce changement et, en y regardant de près, c'était à l'intérieur de moi que rien n'était pareil. Tout avait changé, mais, en réalité, c'était moi qui n'étais plus dans le coup. Ma bande était dans le même bateau, bercée par les mêmes ambitions. Mais je n'avais plus le cœur à jouer leur jeu. Le décalage était trop grand entre ce que je voyais à l'extérieur et ce que je vivais à l'intérieur. L'épreuve traversée depuis l'accident m'avait définitivement marqué. J'avais touché de si près la fragilité de l'existence humaine et le scandale de la souffrance que je découvrais avec honte l'égoïsme et l'indifférence qui avaient régné dans ma vie.

C'était si facile de fuir la souffrance des autres, de l'ignorer, de la mépriser. Mais après avoir connu l'enfer de l'exclusion, je ne pouvais rester là à ne faire que du bruit. Je ne pouvais plus sous-estimer le drame de la solitude et de l'affliction. Le seul fait de l'avoir expérimenté me rendait responsable vis-à-vis de ceux qui y étaient perpétuellement enfermés. Je me sentais de la famille des plus petits et des oubliés ; je voulais les rejoindre, les visiter comme on visite un proche ou un ami. Lorsque c'était moi qui souffrais, une simple rencontre avait tellement de

prix, le moindre petit geste d'attention apportait un tel réconfort...

J'étais incapable de retrouver l'insouciance du passé. Je ne pouvais plus supporter l'idée de faire semblant d'être bien, alors que tant de gens vivaient en permanence dans la douleur. Je ne pouvais plus envisager de continuer à vivre sans réfléchir, en profitant bêtement de tout ce qui m'était offert, en prenant tout pour acquis, en considérant tout don reçu comme un dû. La vie à Cap Malheureux ne pouvait plus continuer. Il me fallait changer de cap, prendre un nouveau départ, tout recommencer à zéro pour chercher un bonheur plus durable.

\*

Catherine était de mon milieu. De quelques années plus âgée que moi, elle avait décidé de s'engager chez les sœurs Missionnaires de la Charité, appelées aussi les sœurs de Mère Teresa. Elle n'avait pas besoin de parler. Le rayonnement de son visage disait tout. J'avais eu souvent l'occasion de l'entendre. C'était à chaque fois aussi lumineux et poignant. Elle était belle, mais non pas de ces beautés artificielles qu'on pouvait voir dans les vitrines, à la télé, sur les affiches. Catherine était allée à Calcutta et elle affirmait avec conviction y avoir découvert la joie en servant les plus pauvres des pauvres. Était-ce possible ?

J'avais été profondément éclairé lorsqu'un jour, alors que je faisais de l'auto-stop, une superbe voiture s'était arrêtée. Le conducteur qui m'avait fait monter était l'une des personnes les plus riches du pays et il s'était moqué de Catherine en la traitant textuellement de *zinzin*, parce qu'elle avait décidé de tout quitter pour consacrer sa vie à Dieu et aux plus démunis. Cet homme avait été si arrogant et prétentieux qu'il m'avait permis de sentir



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

## Le Groupe C

*« Demandez et l'on vous donnera ;  
cherchez et vous trouverez ; frappez et  
l'on vous ouvrira. Car quiconque  
demande reçoit ; qui cherche trouve ;  
et à qui frappe on ouvrira. »*

Mt 7, 7-8

Le père Souchon, que je rencontrais toutes les semaines, m'avait proposé d'inviter quelques amis. Il ne les connaissait pas et je ne leur avais pas parlé de mes nouvelles activités. Mais cette idée me plut et quelques semaines plus tard, nous nous sommes retrouvés à six autour de lui. Je ne sais plus ce qui avait finalement motivé les uns et les autres, mais ils étaient là. Notre première rencontre avait lieu à Roches-Bois, dans un des quartiers pauvres, chez les sœurs de Mère Teresa. Nous avons rendu quelques petits services, puis le père Souchon nous prit à part pour une réflexion sur le bonheur. Les *huit H*, nous disait-il, en parlant des béatitudes de l'Évangile. Une sœur apparaissait régulièrement à la porte de cette toute petite pièce. Le sourire aux lèvres, elle nous demandait si nous avions besoin de quelque chose à boire ou à manger. Cette première journée m'avait beaucoup marqué. Je ne sais plus si nous en avons reparlé mais, à l'évidence, tout le petit groupe était attiré par le service des S.D.F. Le dimanche suivant, ils étaient au rendez-vous dans les rues de la capitale, pour relever ce grand défi lancé à notre jeunesse dorée : donner. Non plus chercher à prendre, à vouloir surprendre, à attendre que jeunesse se passe. Mais donner un peu de nous-mêmes, au risque de se perdre un peu ; accepter de perdre du temps, au risque de toucher nos limites devant les ignorés de notre société.

Dès notre arrivée devant l'église de l'Immaculée Conception, nous pouvions voir cette foule qui attendait, tous assis sur les vieilles marches en pierre. La plupart des sans-abri étaient calmes, mais il y en avait toujours au moins un qui avait trop bu ou qui était violent. Les bagarres dégénéraient parfois et laissaient apparaître le fond des cœurs. Au début, je croyais un peu naïvement qu'ils étaient tous des êtres gentils et de

pauvres victimes. Et puis, un jour, on m'a volé mon sac. Une autre fois, une des filles s'est fait un peu aggraver. Les distributions de vêtements étaient souvent tendues. Ces quelques petites mésaventures ne changeaient rien pour moi car j'aimais les servir et converser avec eux. Le repas que nous préparions à tour de rôle permettait de les approcher, de lancer le dialogue. Si le premier contact se passait bien, je m'asseyais alors pour parler, pour écouter, pour aller plus loin. Je découvrais la réalité quotidienne de ces hommes qui parlaient volontiers. Leur solitude, les blessures parfois encore vives, leurs galères. Quand une situation grave apparaissait et que nous pouvions faire quelque chose, il fallait le signaler. Proposer une aide médicale, administrative, juridique. J'ai dû ainsi aller visiter en prison quelques mineurs qui avaient volé un vélo. Mais ce qu'ils attendaient de nous en général, c'était d'abord cette présence, ce contact gratuit. Après une heure, il fallait déjà lever le camp pour aller à la rencontre d'un autre groupe dans un autre quartier de la capitale. Je m'attachais de plus en plus à ces pauvres que je côtoyais, à ces exclus, ces oubliés de la société. Ils m'enrichissaient, me permettaient de découvrir concrètement un autre sens à la vie, devenaient en quelque sorte mes maîtres. Les histoires qu'ils me racontaient me préoccupaient, m'habitaient pendant longtemps, me donnaient à méditer sur la vie, la souffrance, la solitude. Mais au-delà de tous ces récits poignants, je découvrais un bonheur tellement profond qu'on ne peut le connaître qu'en se donnant jusqu'à s'oublier soi-même. J'avais intégré progressivement une certitude désormais ancrée en moi pour toujours : la conviction profonde que ma vie était faite pour le service, que le bonheur et la joie véritables ne se trouvaient que dans cette disposition à donner plutôt qu'à recevoir. Cette attitude nouvelle



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>



sorte de western qui nous donnait le sentiment d'être de super cow-boys.

Les réunions se multipliaient, ainsi que les séjours dans des hospices délabrés. Plusieurs manifestations s'organisèrent pour payer le voyage à Calcutta. Les gens venaient nombreux et nous sentions un grand élan de soutien de la part de nos amis, de nos parents, de notre entourage. En plus des rencontres du dimanche soir avec les S.D.F., nous avons eu l'occasion de visiter d'autres lieux marqués par la pauvreté, d'autres personnes exclues et marginalisées. En prison, à l'asile, à la léproserie... Toutes ces rencontres se planifiaient chez le père Souchon. Je fus spécialement marqué par la déchetterie. Je m'étais rendu sur place en éclaireur afin d'obtenir les autorisations nécessaires. L'odeur m'avait asphyxié sans que je puisse entrer dans cette poubelle géante. À quelques kilomètres seulement de la capitale, ce lieu accueillait tant de déchets qu'une falaise artificielle s'était créée au fur et à mesure. Lorsqu'on s'approchait de l'extrémité, on pouvait se faire une idée des tonnes d'immondices accumulés sous nos pieds. La vue était superbe sur la rade de Port-Louis, mais personne n'était là pour admirer le paysage. Des hommes, mais surtout une quantité de femmes et d'enfants marchaient en scrutant le sol crasseux. Ils avaient les mains et les pieds enfoncés dans cet étang d'ordures qui puait le plastique brûlé et la décomposition. C'était visiblement le lieu de leur travail quotidien. Ils remplissaient des sacs de tout ce qui pouvait être récupéré ou recyclé. Contrairement à tous les autres lieux que j'avais visités, là les contacts étaient difficiles. Les regards absents, les salutations timides, les paroles très brèves. Quelles détresses condamnaient ces pauvres gens à s'immerger chaque jour dans la plus grande poubelle de l'île ?

La situation de ces gens rendait encore plus évident le cruel décalage qui existait entre les plus riches et les plus pauvres. À l'autre extrémité de la société, j'avais côtoyé le monde très fermé des clubs de sports. Des forteresses où s'organisaient régulièrement des tournois de belote ou de bridge, des compétitions sportives et des soirées dansantes. Pour financer notre voyage à Calcutta, nous avions nous-mêmes organisé plusieurs manifestations.

\*

Le 19 décembre 1993 est arrivé, ce grand jour tant attendu. La nature ce matin-là était déchaînée. Nous étions réunis dans le salon avec mes parents et mes frères et sœurs. Mystérieusement, toute la famille se sentait concernée par ce départ, mais personne n'osait rien dire. Nous étions recueillis dans une ambiance unique, créée par la superbe musique que papa avait mise à fond et par la beauté du spectacle qui s'offrait à nous. Derrière les baies vitrées, la pluie ruisselait et tournoyait dans les bourrasques de vent. Il y avait une véritable tempête dehors, alors qu'au-dedans de moi, un sentiment unique m'habitait, mêlé d'excitation et d'appréhension. Personne ne tenait à parler, mais le silence n'était pas pesant car toute la famille, dans un recueillement de qualité, savourait l'intensité du moment présent. Nous avons souvent été ainsi réunis dans le salon. Mais, pour la première fois en famille, nous étions comme en prière.

Je repensais à plusieurs grands moments, aux étapes qui m'avaient conduit jusque là. Un rêve allait se réaliser ! Un défi allait s'accomplir ! Tout avait été focalisé sur ce voyage qui n'allait durer après tout que quelques jours. Calcutta était le terme, le but à atteindre, le sommet à rejoindre. Nous nous sommes tous retrouvés à l'aéroport,

accompagnés de nos familles et du père Souchon. Ce dernier nous invita à prier. Il nous prit par la main, Yan, Vincent, François, Thierry, Donatien, Isabelle, Elsa, Joséphine et moi. Puis ce furent les adieux et le grand départ.

Cette nuit-là, de l'avion, j'ai assisté au plus beau lever de soleil de ma vie ! Le front collé contre le hublot, je me plongeais dans ces couleurs exceptionnelles du ciel et dans ce soleil rouge sang qui émergeait lentement. Peu de temps après, mon regard s'est tourné vers le sol pour apercevoir, dans une légère brume matinale, les premiers bidonvilles. Je découvrais leur étendue et leur vétusté, j'imaginai déjà la misère qui pouvait y régner. Quelques heures plus tard, la réalité de l'odeur et du bruit nous a vite surpris. Nous fûmes pris d'assaut dès notre sortie de l'aéroport. La foule et les mendiants nous avalaient. Une fois installés dans les taxis, on se serait cru dans un grand manège. Les voitures fonçaient les unes sur les autres en klaxonnant.

À notre arrivée au *Lower Circular Road*, nous avons été accueillis par Mère Teresa elle-même. Elle est venue à notre rencontre à la porte et répétait : *God bless you ! God bless you !* (« Dieu vous bénisse ! Dieu vous bénisse ! ») Elle me paraissait minuscule, enveloppée dans son beau sari blanc et le dos courbé. Elle prenait le temps de saluer chacun personnellement, demandant simplement qui nous étions. Donatien ne bougeait plus. Je le voyais complètement saisi par Mère Teresa, à la fois surpris et fasciné. Il ne la quittait plus des yeux et même sur la photo de groupe que nous avons prise, il est le seul à ne pas regarder l'objectif mais la sainte de Calcutta. Nous avions beaucoup entendu parler d'elle et soudain, elle était là. La disproportion était hallucinante entre sa petitesse et son œuvre gigantesque. Elle avait ouvert de son vivant près de six cents maisons à travers le monde pour accueillir non



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

## Le désenchantement

*« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi  
m'as-tu abandonné ? »*

Mc 15, 34

Quand on a vécu toute sa vie à l'Île Maurice, Paris est un mythe. On ne sait pas concrètement ce qui s'y vit, mais on est habité par le cliché de la tour Eiffel, des ambiances nocturnes et du « tout-permis ». On se fait une idée un peu idéaliste d'un monde anonyme où l'on n'a de comptes à rendre à personne. Un monde féérique où tout est magique. Un monde d'abondance, où il suffit de vouloir pour avoir. Depuis notre enfance, on l'imagine à travers ce qu'on en nous raconte, comme un petit paradis ou un livre de contes. Des promenades dans les jardins, des bains de foule le long des vitrines. Lieu de rencontres imprévues, univers d'artistes et d'écrivains, de rêves à portée de la main. Paris m'apparaissait ainsi un peu comme le centre du monde, le cœur de la civilisation du progrès, le symbole de la liberté. Image d'une société émancipée, mûre, adulte.

J'allais vers Paris comme vers un nouveau monde à conquérir. Un monde si vaste et si exaltant que tant que l'on n'y est pas, on ne peut rien en dire vraiment. Ne rien prévoir. Laisser venir. Paris s'approchait et je n'y voyais rien. Je n'y pensais même pas. J'étais dans cet avion comme dans une bulle. Au-dessus des nuages. Dans les nuages. Tout mon être subissait ce voyage comme une déportation. Il était anesthésié par l'intensité des dernières émotions. La musique et les rires. Les parties de cartes et les chansons. Mon corps n'était plus à l'Île Maurice, mais l'Île Maurice était dans mon corps, dans mon cœur, dans mes tripes. J'ai dû m'assoupir quelques heures, anesthésié par tout ce que je venais de vivre.

Au réveil, je me suis écrasé. L'avion atterrissait sur un champ de béton et une voix disait dans les haut-parleurs que nous étions arrivés à destination. Du béton partout. Des avions tout autour. Dans un flux puis un reflux. Je n'en croyais pas mes yeux, face à tous ces édifices. Passer

sous un pont ou un immeuble était une chose exceptionnelle à Maurice. Je découvrais les tunnels, les autoroutes, la grande circulation. Je m'étais senti petit sous le ciel et les étoiles. Là, je me sentais anéanti par tous ces décors artificiels. Des panneaux publicitaires, des façades imposantes, déconcertantes, symboles de puissance et de richesse monumentales. À peine entrée dans la ville, la voiture emprunta les grandes avenues entre les monuments incontournables : le Grand Palais, la tour Eiffel. Opéra Garnier, place de l'Étoile. Saoulé, assommé, mon réveil était brutal. Je me sentais tellement désespéré dans ce nouveau pays qui allait devenir mon quotidien.

Avec mes parents et mes sœurs, nous sommes allés nous promener dans le Sud-Est. Je suivais discrètement. C'était la première fois de ma vie que je partais en vacances en famille. Je me surprénais à chercher la mer à l'horizon. Elle me manquait déjà. Ma rentrée était début septembre et je devais faire seul en T.G.V. le trajet de Lyon à Paris. C'était le 31 août 1994. À cette date de retour de vacances, les trains étaient bondés. C'était la première fois que je voyageais seul. J'avais quelques affaires personnelles et mon billet. Les gens m'impressionnaient. Leur aisance et leur apparence m'intimidaient. J'avais une très grande estime pour la France et les Français. Un sentiment d'infériorité m'habitait secrètement. J'osais à peine croiser le regard de ceux qui étaient en face de moi. Le train fonçait et je me sentais seul face à mon destin, prisonnier de ce train. Le contrôleur est arrivé : « Billets, s'il vous plaît. » Je lui présentai le mien, mais il me dit sur un ton sec et un peu agressif : « Vous n'avez pas composté. » J'étais tout étonné et ne comprenais pas ce qu'il me disait. Ce verbe *composter* était totalement absent de mon vocabulaire puisque je n'avais jamais pris le train auparavant. Je ne voyais vraiment pas



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>



feuille de papier noircie et pliée en quatre. Cela me suffisait. Cela me rassurait. Finalement, je n'attendais rien d'autre que de retrouver les miens. Ma seule raison d'être était de retrouver mon pays, mes amis. Qu'ils étaient beaux, vus de Paris ! J'étais comme sur le mirador qui donnait la plus belle vue sur l'Île Maurice. La distance me permettait en effet de mesurer son prix, sa valeur. Jamais je n'avais autant aimé mon île et mes amis du Groupe C !

J'étais déchiré entre le désir de les revoir et le devoir de poursuivre mes études. Cette attente me paraissait interminable ! Mon frère Johann était là, heureusement. Nous avions l'occasion de beaucoup parler, de nous soutenir. Mais les disputes étaient fréquentes, l'appartement trop petit pour nous deux ; nous n'étions pas encore réconciliés. Je m'accrochais souvent au téléphone pour parler à mes cousins dispersés en France pour leurs études supérieures. Les occasions de se revoir étaient rares. Et puis, un jour, Vincent m'a appelé de l'Île Maurice. Chose exceptionnelle en soi ! À ma grande surprise, il m'annonça l'inattendu ! D'une voix émue et surexcitée, il me lança : « J'arrive à Paris le 6 avril ! » J'étais tellement heureux et soulagé d'apprendre cette nouvelle inespérée ! Je comptais les jours, les heures. Je n'étais pas allé en cours ce jour-là, sans aucun scrupule, afin d'aller l'accueillir à l'aéroport. Qu'est-ce qu'on a pu crier de joie en se serrant dans les bras l'un de l'autre ! Un de mes meilleurs amis avec moi à Paris ! Je ne m'attendais pas du tout à une telle consolation !

Il arrivait pour une période de trois mois afin de trouver une école. La présence de Vincent était tellement géniale que désormais, la fin de l'année scolaire allait passer très rapidement. Le printemps arriva. Puis l'été. Juin. La fin des cours, enfin. Plus rien pour me retenir

loin de ma terre natale. Nous prenions le temps de visiter la capitale ensemble. Les belles églises et les promenades, les quartiers piétonniers, les terrasses de café. Il nous arrivait souvent de chanter dans la rue, dans les rames de métro. Paris est une belle ville quand on n'y est pas seul.

L'excitation avait été grandissante en voyant approcher ce retour au bercail. Le billet d'avion attendait. Un autre morceau de papier qui valait cher. C'était ce que je possédais de plus précieux. Je le contemplais tous les jours en rêvant, je lisais tous les détails et les conditions de vente pour être sûr que je ne serais pas refusé devant l'avion. Retrouver Maurice ! Retrouver Poste Lafayette et tous les miens... Comme j'avais hâte de les revoir !

\*

Au fur et à mesure que l'avion creusait dans le ciel un sillon, je sentais en moi se dissiper une tension. Il me semblait revenir d'un champ de bataille ou d'un séjour au fond d'un souterrain. Je m'interdisais de soupirer, de bâiller, de pleurer. Je voulais cacher toutes mes émotions. L'altitude avait nettement diminué et l'avion amorça son virage. Apparurent alors, au milieu de ce bleu infini, les premiers contours d'une terre, de ma terre, de mon pays. Je ne pouvais plus contenir mes larmes devant une perle aussi pure posée sur l'océan. *Mon pays ! Mes repères ! Mon paradis !* Je revivais à la vue de cette terre familière. Je revivais et intérieurement, je pensais que je retrouverais enfin mon identité. Je voulais crier à tous ces touristes qui étaient dans l'avion : *Je suis d'ici ! Je suis chez moi ! Je reviens d'exil !* J'étais très ému et ces sentiments me donnaient à croire que le principe vital de mon existence était d'être né sur cette terre, d'être Mauricien. Je dépendais terriblement de ce lieu et de ceux qui l'habitaient. *Je suis*

*chez moi ! Je suis à la maison !* Quelle satisfaction d'éprouver cela ! Plus de questions, plus de soucis... Tout le reste m'était bien égal.

L'avion atterrit enfin. Les freins se mirent à hurler, mais ils faisaient moins de bruit que ces émotions qui bouillonnaient en moi. De nombreuses voitures étaient venues à ma rencontre. La famille. Mais surtout les amis. Des embrassades. Des accolades. Des cris de joie ! L'euphorie a duré quelques jours puis, très vite, tout redevint comme normal. Une ancienne cadence reprenait le dessus et m'entraînait sans que je réagisse. La musique sans trêve. Les jeux et les plaisirs jusqu'à la fièvre. Le superficiel, le matériel, l'instant présent. Je vivais un relâchement total pour oublier les difficultés rencontrées à Paris.

De tous petits espaces m'avaient permis de réfléchir, de prier, de m'émerveiller. Mais bien trop peu. Le père Souchon m'avait sollicité pour intervenir, pour témoigner, pour servir. Mais mon cœur était trop loin de ce qu'ensemble, nous avons vécu avec le Groupe C. Je n'avais plus ni la force ni le courage et je ne savais pas comment le lui dire. Je ne pouvais mentir. Je ne croyais plus vraiment en ce qu'il me proposait. Je trouvais que ceux qui n'étaient pas partis de Maurice ne se doutaient pas de la complexité du monde. Je sentais que les choses n'étaient pas aussi simples que ce qu'on m'avait dit et je ne savais plus que penser. Le rythme effréné des vacances n'a jamais cessé ; je le maintenais sans arrêt pour ne pas avoir à réfléchir. Mais lorsqu'il fut temps de repartir, je me sentais encore plus mal qu'à mon arrivée, plus perdu, plus déçu. J'avais passé presque deux mois avec mes amis, dans mon pays. Mais tout avait été trop superficiel.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

Comment avait-elle pu accepter de perdre son temps avec des jeunes ordinaires, dans un coin tellement banal de la terre ? Comment avait-elle pu privilégier quelques personnes par une telle faveur : cette présence extraordinaire, sa disponibilité, ses paroles ?

Quelques jours après mon arrivée, nous eûmes l'occasion d'assister à une apparition : être avec l'un des voyants au moment où il verrait la Vierge Marie. Ce fut un moment chargé de ferveur et de patience, malgré l'inconfort dû à la foule, au froid et à l'aridité du sol sur lequel on s'asseyait pour prier le chapelet. L'attente était telle, et l'événement si impressionnant, que ces conditions peu agréables importaient peu. Je me sentais personnellement convié à un grand événement, mille fois plus fameux que les levers de soleil à Poste Lafayette, plus désirable qu'une soirée avec Goldman ou qu'une rencontre avec Mère Teresa. Mon seul souci était d'être prêt pour ce rendez-vous. J'espérais secrètement la voir ou bénéficier de quelque signe extraordinaire. Mais le signe le plus extraordinaire allait bientôt arriver, là où je ne l'attendais pas.

Nous ne pouvions pas être chaque jour auprès des voyants, mais la prière du chapelet commençait à l'église paroissiale quarante minutes avant l'heure de l'apparition. La même ferveur régnait. Je m'imaginai la scène avec une immense émotion, car j'avais une conscience très vive de la faveur exceptionnelle qui serait faite : « Dans quelques minutes, la Vierge Marie va apparaître ici, dans ce petit village. » Je me représentais le scénario du point de vue des voyants qui se préparaient à le vivre, puis du point de vue de la Vierge Marie qui s'apprêtait à se manifester. Je prenais un maximum de recul jusqu'à considérer notre petite planète Terre vue de l'espace, avec un seul point lumineux sur la Bosnie-Herzégovine,

précisément là où je me trouvais. Je me sentais particulièrement privilégié de participer à un tel événement unique, d'être dans un tel lieu. Je ne regrettais ni l'Île Maurice ni Paris ni aucun autre endroit de la terre. Pour rien au monde, je n'aurais échangé ma place contre une autre ailleurs. Et du plus profond de moi-même, je me préparais en silence.

\*

« Je suis la Reine de la Paix », avait-elle dit aux enfants durant ses premières apparitions en 1981. « Paix, paix, paix, seulement la paix [...]. La paix doit régner entre Dieu et les hommes et entre les hommes. »

Il régnait dans l'atmosphère de ce village une densité incroyable. J'avais connu à l'Île Maurice l'atmosphère tropicale chargée d'humidité qui se percevait physiquement. Là, c'était la paix qui était palpable. Une paix intense qui planait sur ce petit coin de terre et qui pénétrait partout, comme l'eau de la mer qui s'engouffre dans le moindre creux de rocher lorsque monte la marée.

Je ressentais un désir immense de me laisser envahir par elle, de la laisser pénétrer dans tout mon être. Je comprenais peu à peu que je ne devais pas attendre un signe extraordinaire à l'extérieur de moi, car le grand signe donné était celui de la paix du cœur. Je ne voulais rien d'autre que de me laisser progressivement abreuver par cette paix qui venait d'ailleurs, qui n'était pas humaine. Plus la paix régnait en mon cœur, plus j'étais certain que Marie me voyait, qu'elle m'entendait, qu'elle était proche de moi. Mon cœur se dilatait et je ressentais au plus profond de mon être un amour que je ne pouvais contenir et qui débordait dans une joie infinie. Les

délices du Ciel se déversaient en mon âme assoiffée et mon bonheur était immense. Le Ciel s'ouvrait à moi ! Le Ciel se penchait sur moi ! Je n'avais plus besoin du témoignage des voyants, car tout ce que j'éprouvais intérieurement suffisait largement à me combler.

« Chers enfants, je vous invite à la paix, pour que vous la viviez dans vos cœurs et autour de vous, pour que tous connaissent cette paix qui vient non pas de vous, mais de Dieu [...]. C'est pour la paix que je suis venue en tant que Mère et Reine de la Paix <sup>1</sup>. »

Je ne pensais pas qu'un jour, j'en serais arrivé à prier autant et avec une telle ardeur ! J'avais surtout connu une vie de prière machinale ou un peu desséchée. C'est vrai qu'avec mes amis du Groupe C, nous avons connu quelques sommets, mais je revenais de deux années parisiennes très arides, avec beaucoup de passages à vide et des périodes plus ou moins longues de négligence. Là, il n'était pas nécessaire qu'on me force à prier. À peine levé, je me plongeais en prière, je n'avais de pensée que pour Marie. Je n'avais besoin de faire aucun effort pour me mettre en sa présence car j'y étais déjà, et dès le lever, mon cœur l'aimait. Pas une heure de la journée ne passait sans que je ne pense à elle, que je ne me tourne vers elle, que je ne lui parle. Même lorsque le travail de l'association m'absorbait, même la nuit alors que je dormais. C'était comme une nouvelle pression que je ressentais en moi, mais qui n'avait aucun rapport avec le stress, l'inquiétude ou l'agitation. C'était un amour pressurisé qui venait d'ailleurs et qui m'envahissait. La prière n'était pas seulement un moment pour parler ou pour me satisfaire. Elle devenait un état intérieur de dépossession de moi-

---

1. Message attribué à la Vierge Marie, Medjugorje, le 25 décembre 1988.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>



Je ne pouvais plus me mentir à moi-même, j'étais démasqué dans mes secrètes trahisons. J'avais perdu la paix véritable à force de m'enfoncer dans le péché et, chose épouvantable : j'étais incapable de m'en sortir seul. Pour la première fois de ma vie, j'allais donc devenir pauvre et mendiant. J'avais fait le tour de toutes les détresses et des misères présentes sur l'Île Maurice, j'étais venu en aide à tous ceux-là, et même jusqu'à Calcutta. Mais j'avais refusé de me reconnaître comme le premier pauvre, comme le pire des malheureux, le plus grand pécheur ayant infiniment besoin d'aide, ayant l'urgent besoin d'être sauvé.

Cette lucidité sur moi-même changeait tout ! Tant que je servais les plus pauvres, j'étais riche. Et c'était tellement plus facile d'être riche et de donner de mon superflu, que d'être pauvre et d'avoir tout à recevoir. Dans la plupart de mes conversations avec Dieu, je m'étais présenté fièrement, en riche, passant en revue tout ce que je faisais et possédais. J'avais présenté une belle image de moi, une image que je m'étais fabriquée moi-même et pour laquelle je me félicitais.

Mais là, dans ce trou perdu au milieu de la Bosnie, l'image de moi-même devenait sale et mes mains étaient vides. Pour la première fois, je n'avais plus rien, je ne pouvais m'appuyer sur aucune assurance, sur aucune sécurité, sur rien. Je mesurais combien j'avais dilapidé mes bonnes intentions, mes meilleurs désirs et toutes mes relations, sans exception. Tout mon être était vide et devant ce gouffre, devant cet abîme terrible, je ne pouvais que mendier. Je n'avais plus rien à perdre, puisque j'avais déjà tout perdu à force de vouloir absolument tout gagner.

Pour la première fois, enfin, je regardais la vérité en face : mon mal profond, mes échecs cuisants, mes blessures infectées. Je n'étais plus le chef du Groupe C ou

le lauréat boursier de l'Éducation Nationale. Je n'étais rien et je l'acceptais enfin.

\*

Quelle libération ! Quel soulagement que de reconnaître ses limites, sa vulnérabilité, son néant devant Dieu. Quelle délivrance que de capituler enfin devant le don d'un tel Amour ! Je me sentais tellement désencombré en lâchant une bonne fois pour toutes ces images qui m'emprisonnaient, m'empoisonnaient l'existence, me privaient de l'oxygène de ma vie jusqu'à m'asphyxier. Ces fausses images de Dieu, des autres, de moi-même. J'étais arrivé à Medjugorje au bord de la noyade, dans une détresse immense que personne n'avait remarquée. J'étais arrivé meurtri par ce vide vertigineux, cette absence de sens et d'espérance, et cette torpeur qui me poussait à considérer le moindre geste d'amour comme étant source d'un effort surhumain.

« Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs. » Ces paroles résonnaient en moi. Je ne suis qu'un pécheur, je ne mérite pas d'être appelé Fils de Dieu. Mais Marie venait avec tant de délicatesse que je pouvais me confier à sa prière maternelle et croire au pardon de Dieu. Je savais désormais qu'elle m'avait suivi amoureuxment du regard tout au long de ma vie, qu'elle avait vu tous mes péchés et que, malgré ces chutes et ma grande faiblesse, elle n'avait jamais cessé de m'aimer. J'étais certain que même si mon cœur m'accusait, l'amour de Dieu et de la Vierge Marie seraient toujours plus grand que mon cœur<sup>1</sup>.

---

1. « Chers enfants, moi qui suis votre mère, je vous aime. Je désire vous inciter à la prière. Chers enfants, je ne me lasse pas et je vous appelle même si vous êtes loin

J'étais ancré dans la certitude qu'avec sa douceur maternelle, Marie avait inlassablement cherché à me détourner du mal, de toutes les accusations, les condamnations et les frustrations. De toutes ces contrefaçons de mon identité, tout ce qui m'empêchait d'être moi-même. « Prie pour moi, pauvre pécheur, ô mère ! » Je le répétais de tout mon cœur, convaincu que son désir était de me voir délivré à jamais de tout mal, pour entrer dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu.

Plus je regrettais le mal qui était en moi et plus je mesurais son ampleur. Devant la splendeur de Dieu, il était évident qu'en dehors de Lui, de cette alliance qui m'unissait à Lui, tout était vide et vain, tout était pâle et poussière. J'avais fait le tour des propositions de bonheur en ce monde et j'aurais pu continuer de tourner sans cesse, de tourner en rond. Je priais, je suppliais, j'étais stupéfait : *Mon Dieu, que je t'aime ! Je ne désire plus qu'une seule chose, c'est de t'aimer de plus en plus et surtout, de me laisser de plus en plus aimer par Toi. Pardonne-moi ! Je ne veux plus m'enfermer sur moi-même, m'emprisonner dans mes caprices, me laisser influencer sans rien dire, sans rien faire... Comment ai-je pu choisir un tel enfer ?*

\*

Je découvrais en effet avec horreur que si l'enfer existait, c'était parce que l'homme avait été créé libre et donc capable de dire non à Dieu, de se révolter contre Lui pour s'enfermer sur lui-même obstinément et refuser l'amour. Je commençais à croire que si Dieu existait et nous avait

---

de mon cœur. Je suis Mère et ressens une vive douleur pour chacun de ceux qui se sont égarés. Je pardonne facilement et je me réjouis pour chaque enfant qui revient à moi. Merci d'avoir répondu à mon appel. » Message attribué à la Vierge Marie, Medjugorje, le 14 novembre 1985.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

déjà fait sa plus grande irruption dans l'histoire des hommes ! Une manifestation qui non seulement dévoilait à jamais la grandeur de son amour envers tous, mais qui en plus nous donnait la possibilité d'être délivrés de tout mal pour être réconciliés avec Lui, avec nous-même, entre nous. J'avais appris un peu l'histoire de l'humanité, de mon pays, de la France. Ce que j'apprenais désormais de façon indéniable, c'était qu'aucun autre événement de l'histoire n'avait jamais eu ni n'aurait jamais une telle portée, une telle efficacité. Car, une fois pour toutes, par la croix de Jésus, par sa mort et sa résurrection, l'alliance avait été signée entre Ciel et terre, entre Dieu et l'humanité.

*« Jésus est médiateur d'une alliance nouvelle, afin que ceux qui sont appelés reçoivent l'héritage éternel promis. [...] C'est maintenant, une fois pour toutes, à la fin des siècles, qu'il s'est manifesté pour abolir le péché par son sacrifice<sup>22</sup>. »*

Je tombais à genoux au pied de cette immense croix blanche. Je l'embrassais avec tout mon amour, collais mon front contre elle et demeurais un long moment pour goûter à cette révélation de paix qui m'inondait. Au contact de cette croix dressée sur la montagne, je plongeais dans une vision nouvelle du monde, rejoignais d'une certaine manière les sentiments de Dieu. J'oubliais la beauté du paysage, les contours du village dans la vallée. En une seule vision, je ne distinguais plus que la croix de Jésus dressée sur le monde, sur notre petite terre. Son rayonnement se diffusait partout, sur chaque personne, dans chaque maison, sur chaque ville. J'apercevais comme un fleuve d'amour et de paix qui, partant de cette croix, coulait sur tous les pays et les continents, sur chaque mer et sur chacun des océans. Ce rayonnement traversait toutes les frontières

---

22. He 9, 15.26.

de l'espace, mais aussi du temps. Chaque génération le recevait et le seul remède pour une véritable paix dans le monde provenait de cette source intarissable par laquelle Dieu inondait l'histoire des hommes de sa bénédiction « *afin de rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés*<sup>23</sup> ».

En contemplant la croix, je voyais par quelles douleurs j'avais été enfanté à une vie nouvelle en Dieu, une vie surabondante qui venait de Lui. Cette certitude n'allait plus jamais me quitter. Pour me sauver, Dieu m'avait invité à Medjugorje. Mais son salut que j'expérimentais en ce lieu, en ce temps, il me l'avait donné en mourant sur la croix pour enlever la racine de mon mal et de ma souffrance, pour m'arracher aux ténèbres du péché et aux pièges de l'Adversaire afin de me donner la vie !

« Chers enfants, aujourd'hui encore, je vous appelle à l'abandon complet à Dieu. Chers enfants, vous n'êtes pas conscients de quel amour Dieu vous aime. C'est pour cela qu'il me permet d'être avec vous, pour vous enseigner et vous aider à trouver le chemin de la paix<sup>24</sup>. »

Marie était celle qui s'était tenue debout au pied de la croix de son Fils, priant pour chacun de nous avec un amour maternel. C'est là aussi que Jésus nous a donné Marie une fois pour toutes, afin que par elle, nous ayons plus facilement accès à cette source de vie qui irrigue notre humanité blessée. « *Voici ta Mère.* » Je la sentais avec moi lorsque je priais au pied de la croix. Je la voyais à Medjugorje, comme une mère à genoux devant notre monde, tellement préoccupée par la situation de ses enfants, tellement désireuse de les voir sortir de leurs anesthésies, de leurs servitudes, de leurs esclavages du mal

---

23. Jn 11, 52.

24. Message attribué à la Vierge Marie, Medjugorje, le 25 mars 1988.

et du péché. Je mesurais alors la portée mondiale de ce que Dieu faisait pour l'humanité à partir de ce pauvre lieu caché. Qu'il soit caché me paraissait normal, car très évangélique. Nazareth était un lieu particulièrement caché au temps de Jésus, et c'est pourtant là qu'il a choisi de vivre la plus grande partie de sa vie terrestre. La prière de Marie devenait la mienne. Je voulais de moins en moins intercéder pour mes proches et moi-même, et de plus en plus pour le renouvellement du monde. La colline de la croix devenait le mirador surplombant notre terre, la tour de contrôle pour la paix dans le monde, la citadelle de notre planète Terre. Dieu ne nous donnait rien de nouveau dans ce village, mais Il envoyait sa Mère et notre Mère pour nous inviter à accueillir la victoire obtenue une fois pour toutes par la croix. Le village de Medjugorje devait être bombardé pendant la guerre de Bosnie-Herzégovine. Mais toutes les missions aériennes échouèrent mystérieusement.

« Chers enfants, aujourd'hui je vous invite de façon particulière à prier pour la paix. [...] Priez le Seigneur de la paix pour qu'il vous protège de son manteau, et qu'il vous aide à saisir la grandeur et l'importance de la paix dans vos cœurs. Ainsi, vous pourrez répandre la paix de vos cœurs dans le monde entier. Je suis avec vous et j'intercède pour vous devant Dieu. Priez, car Satan veut détruire mes plans de paix. Réconciliez-vous et aidez par vos vies à faire régner la paix sur toute la terre<sup>25</sup>. »

Lorsque je redescendais de la colline, je courais, je chantais, je sautais sur la caillasse avec dans le cœur une joie impressionnante : je me sentais libéré de tous mes doutes, de toutes mes suspicions et de mes objections. Je

---

25. Message attribué à la Vierge Marie, Medjugorje, le 25 décembre 1990.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>



cette insistance : « Priez pour saisir la grandeur du message que je vous donne là. » Ce message parlait de consécration<sup>2</sup> exactement sur le même ton que celui des écrits de Grignon de Montfort et en écho à la Parole de Dieu :

*« Je vous exhorte, mes frères, par la tendresse de Dieu, à lui offrir votre personne et votre vie en sacrifice saint, capable de plaire à Dieu : c'est pour vous l'adoration véritable<sup>3</sup>. »*

Cette démarche de renoncement et d'offrande totale me paraissait à la fois gigantesque et essentielle à mon bonheur ; je ne voulais surtout pas me lancer seul dans une telle aventure. J'étais certain que si je restais seul, je me trouverais en danger, car j'aurais sans cesse la tentation de me regarder et de me décourager en m'auto-évaluant. C'est pourquoi la proposition et l'enseignement de saint Louis Marie Grignon de Montfort m'apparurent comme une lumière extraordinaire :

« Toute notre perfection consistant à être conformes, unis et consacrés à Jésus-Christ, la plus parfaite de toutes les dévotions est sans difficultés celle qui nous conforme, unit et consacre le plus parfaitement à Jésus-Christ. Or, Marie étant la plus conforme à Jésus-Christ de toutes les créatures, il s'ensuit que de toutes les dévotions, celle qui consacre et

---

2. « Chers enfants, mon invitation à vivre les messages que je donne est un appel de tous les jours. C'est surtout, petits enfants, que je veux vous rapprocher du Cœur de Jésus ! Petits enfants, voilà pourquoi je vous invite aujourd'hui à la prière de consécration à Jésus, mon Fils bien-aimé. Ainsi, chacun de vos cœurs lui appartiendra. Ensuite, je vous invite à la consécration à mon Cœur Immaculé. Je souhaite que vous vous consacriez personnellement, mais aussi en tant que familles et que paroisses. Ainsi, tout appartiendra à Dieu par mes mains. Mais priez, petits enfants, pour saisir la grandeur du message que je vous donne là. Je ne veux rien pour moi, mais tout pour le salut de vos âmes. Satan est puissant, c'est pourquoi, petits enfants, par la prière persévérante, blottissez-vous contre mon cœur de Mère. Merci d'avoir répondu à mon appel. » Message attribué à la Vierge Marie, Medjugorje, le 25 octobre 1988.

3. Rm 12, 1-2.

conforme le plus une âme à Notre-Seigneur est la dévotion à la Très Sainte Vierge, sa sainte Mère, et que plus une âme sera consacrée à Marie, plus elle le sera à Jésus-Christ. C'est pourquoi la parfaite consécration à Jésus-Christ n'est autre chose qu'une parfaite et entière consécration de soi-même à la Très Sainte Vierge, qui est la dévotion que j'enseigne ; ou autrement une parfaite rénovation des vœux et promesses du saint baptême. Cette consécration consiste donc à se donner tout entier à la Très Sainte Vierge, pour être tout entier à Jésus-Christ par elle<sup>4</sup>. »

Je me souviens encore du jour où j'ai parlé à Gérard pour la première fois. Je ne sais plus si je montais ou descendais de la colline des apparitions, mais en tout cas, nous nous sommes croisés. Nous avons parlé un petit moment sur le pas de la porte qui menait à la grande maison de la Communion Marie Reine de la Paix. Il me conseilla de lire le *Traité de la Vraie Dévotion à Marie*. Je sortis alors fièrement ce petit livre de ma poche pour lui montrer que c'était précisément ce que j'étais en train de faire. On en parla longuement et il me présenta la Communion Marie Reine de la Paix qui proposait à travers le monde la vraie dévotion à Marie, selon la doctrine de Grignon de Montfort. Ce petit livre bleu présentait une démarche personnelle de prière, échelonnée sur trente-trois jours, et par laquelle le lecteur était invité à remettre toute sa vie à Jésus par les mains de Marie, en nommant point par point ce que cela impliquait. Je fus profondément attiré par ce livre de prière et pris la décision de me lancer de tout cœur dans cette retraite. Tout à Jésus par Marie ! Il n'y avait rien qui résonnait autant en mon cœur et c'était tout ce à quoi j'aspirais.

---

4. St Louis Marie Grignon de Montfort, *Traité de la Vraie Dévotion*, § 120-121.

Peu à peu, plusieurs amis allaient être aussi saisis que moi par cette rencontre avec la Vierge Marie. Yan fut le premier à me rejoindre à Medjugorje. Sa démarche était un peu différente puisqu'il ne venait pas pour le travail humanitaire, mais pour un temps de désert, de retraite spirituelle. Sa présence et son amitié étaient un soutien considérable. Après plusieurs semaines passées seul, je retrouvais un véritable ami avec qui c'était tellement bon de pouvoir partager l'émerveillement de toutes ces grâces reçues, de toutes les découvertes, de toutes les décisions prises. Nous marchions côte à côte pour aller à travers champs d'un bout du village à l'autre, le chapelet à la main et la prière dans le cœur et sur les lèvres. Par une lettre reçue de maman, j'appris avec étonnement que nos deux arrière-grands-mères, à Yan et à moi, étaient sœurs. Maman me racontait comment elles marchaient toutes les deux dans les rues de Rose-Hill, habillées en noir et priant le rosaire d'un cœur unanime. Cette nouvelle nous réjouit, lui et moi ! Nous étions de plus en plus conscients que tout ce qui était reçu à Medjugorje était le fruit des nombreuses prières de nos ancêtres et de nos amis au Ciel. Leur existence n'était plus lointaine et abstraite. Le Ciel était si proche de nous par Marie que les saints du Ciel et certains défunts de nos familles nous paraissaient aussi de plus en plus présents, comme des amis, des modèles, des veilleurs qui nous soutenaient constamment dans notre cheminement. Chaque chapelet prié ensemble se terminait par une longue litanie de saints, à laquelle nous ajoutions les noms de ceux qui nous étaient proches par des liens de cœur, même s'ils n'étaient pas béatifiés par l'Église. C'était réconfortant de se savoir soutenus par une telle nuée de témoins sur ce chemin de foi. Yan et moi étions bouleversés de voir la fidélité de Dieu à l'égard de notre amitié. Celle-ci nous apparaissait,



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

chaque couplet de ma vie quotidienne. J'adhérais pleinement à toutes ces lumières du Credo et je voulais pouvoir les comprendre avec mon intelligence, comme pour mieux appartenir à Jésus et à son Église. Je voulais aussi résister aux virus qui circulaient et qui tuaient la foi, qui l'asphyxiaient en la relativisant. Mon cœur assoiffé découvrit alors le *Catéchisme de l'Église Catholique* et ce petit livre est vite devenu, après la Bible, ma deuxième nourriture, mon autre boussole. À chaque fois que je voulais comprendre ou vivre un point précis, j'y trouvais une réponse claire. Et si c'était un peu flou, je priais davantage l'Esprit de Vérité pour que, par Lui, mon intelligence soit purifiée, afin de ne jamais plus remettre en doute la foi catholique.

Je comprenais que l'enseignement du catéchisme n'était ni quelque chose d'abstrait, ni un précepte indigeste imposé de l'extérieur, comme je l'avais souvent plus ou moins considéré. L'Église ne parlait que pour proposer à des personnes libres ce qu'elle avait reçu de Dieu. Sa vocation était de transmettre les vérités révélées pour éclairer les consciences et conduire les hommes dans leur vocation surnaturelle. En étudiant les textes officiels de Rome, je découvris le grand Concile Vatican II. J'étais impressionné de retrouver, sous une forme plus élaborée et savante, tout ce que les messages et l'expérience de Medjugorje m'avaient enseigné. Je me sentais vraiment enfant du Concile, fils de l'Église, concerné par sa santé, son état, son avenir.

Pour connaître, aimer et suivre Jésus-Christ, je suis ainsi passé de la médiation de Marie à la médiation de l'Église, de la prière de Marie à la prière de l'Église, de l'enseignement de Marie à l'enseignement de l'Église. Tout ce cheminement à Medjugorje a été largement favorisé par la présence de la Communauté des Béatitudes et

celle de la Communion Marie Reine de la Paix, seules présences francophones permanentes. J'ai été stimulé autant par leur rayonnement communautaire que par l'amitié née avec plusieurs de leurs membres. Cela me permit de découvrir pour la première fois la spécificité d'une communauté chrétienne de l'intérieur. Cela m'attirait énormément puisque j'y voyais la mise en pratique de l'Évangile. Je comprenais combien l'appartenance au Christ ne pouvait pas ne pas aboutir à une vie fraternelle, dans la joie et la simplicité du cœur, dans la pauvreté et le don désintéressé de soi-même.

\*

Medjugorje m'est apparu comme un lieu d'espérance extraordinaire pour l'Église, un signe des temps. Lieu d'espérance parce que j'y ai vu Dieu à l'œuvre par l'Église et pour l'Église. Avec beaucoup de puissance et d'efficacité, la communauté des croyants était renouvelée de l'intérieur. À travers les visages des personnes et des jeunes communautés, je discernais les signes d'un temps nouveau, temps où la beauté de l'identité et de la vocation de l'Église serait davantage visible, attirante et agissante<sup>10</sup>. Toutes les critiques que j'avais pu entendre à son égard ne me touchaient plus, car je voyais bien que ceux qui étaient critiquables, c'étaient plus les membres de l'Église que l'Église elle-même. L'Église seule restait le

---

10. « Chers enfants, aujourd'hui je vous invite à accepter et à vivre avec sérieux mes messages. Ces jours-ci sont des jours pendant lesquels vous devez vous décider pour Dieu, pour la paix et pour le bien, que toute haine et toute jalousie disparaissent de votre vie et de vos pensées, et que seul y habite l'amour envers Dieu et envers le prochain. Ainsi, seulement ainsi, vous serez capables de discerner les signes de ces temps. Je suis avec vous et je vous guide vers un temps nouveau, temps que Dieu vous donne comme grâce pour le connaître encore davantage. Merci d'avoir répondu à mon appel. » Message attribué à la Vierge Marie, Medjugorje, le 25 janvier 1993.

meilleur moyen pour vivre en relation avec Dieu et répondre à son appel.

Cette Église n'était ni vieille ni morte, mais jeune et vivante comme j'avais pu le constater. Jeune par l'action de Dieu en ces pèlerins de toute condition et de tout âge, qui acceptaient de se laisser restaurer dans l'amour. Une des images les plus parlantes était sans doute celle de la Communauté du Cénacle qui accueillait des jeunes arrachés aux ravages de la toxicomanie grâce à une vie communautaire fondée sur le travail et la prière. Vivante par sa manière de prier et de célébrer avec une ferveur qui donnait de voir l'invisible, d'expérimenter la présence du Ciel. Vivante par la joie débordante exprimée par la musique et les chants, très différents des répertoires un peu ringards que j'avais connus jusque-là. Vivante par sa façon de chercher Dieu, de se mettre à genoux avec ferveur, de demeurer dans une relation vraie avec le Dieu Vivant. Vivante par l'évidence d'un amour surnaturel qui circulait et permettait aux croyants de ne pas se considérer comme des étrangers, mais comme des frères et sœurs dans le Christ, ayant un même Père, se trouvant là autour d'une même Mère, pour une même œuvre de paix, pour une civilisation de l'amour.

La louange, qui pendant longtemps m'était apparue comme un style de prière un peu trop exubérant, jaillissait sans cesse de mon cœur. Je ne pouvais la contrôler car elle débordait du trop-plein de joie qui m'habitait. Elle s'exprimait alors spontanément par les chants que j'entendais, que j'apprenais, qui s'imprimaient en mon cœur. La plupart de ces chants étaient composés par des communautés nouvelles qui m'apparurent comme une chance inouïe pour l'Église et pour le monde. Elles manifestaient chacune la jeunesse et la vitalité de l'Église de façon plus accessible aux gens de ma génération, marqués



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>



lions plus nous quitter durant des mois. Une fois les Journées Mondiales de la Jeunesse terminées, nous étions à nouveau sur la route pour aller encore dans des communautés. Tous ceux avec qui nous partagions notre vécu ne nous manifestaient que de vifs encouragements et à chaque fois que des anciens priaient pour nous, c'était pour confirmer ce désir ardent qui nous liait les uns aux autres et nous propulsait vers l'Océan Indien. Nous étions ensemble dans l'avion le 9 septembre, le jour de la fête du bienheureux père Laval, évangelisateur de l'Île Maurice. Les dates n'étaient plus de purs hasards ou de simples coïncidences pour moi. J'avais découvert le calendrier liturgique qui rythmait les jours, les semaines et les mois par les fêtes chrétiennes. Je savais que chaque jour de l'année, selon ce qui était célébré, une grâce particulière était donnée par Dieu qui sanctifie le temps.

\*

Le temps était imprimé sur mon petit cahier noir qui se remplissait. Il m'aidait à tout noter, à relire le chemin parcouru, à formuler les liens cohérents qui m'apparaisaient avec clarté entre les événements passés et présents, entre les désirs intérieurs et les signes extérieurs. L'écriture m'a beaucoup aidé à mon retour à Maurice. Nous passions beaucoup de temps à étudier le Catéchisme de l'Église Catholique ou à écouter des enseignements audio. Mais rien ne pouvait remplacer ces temps d'écriture pour ne rien oublier, pour ne pas me perdre dans des idées un peu trop déconnectées de la réalité. Notre arrivée à l'Île Maurice était un premier moment de vérification de ce que nous étions en train de mûrir plus ou moins secrètement entre nous. Tout ce qui avait été ressenti intérieurement se confirmait pour moi au fil des

rencontres. Après quelques semaines, ce fut déjà le départ audacieux pour Madagascar. Nous étions en octobre 1997. Le groupe se préparait à vivre un temps de discernement et de service. Mon cahier allait m'obliger à aller plus loin au fond des questions qui se posaient. J'aimais me retirer pour prendre un peu de recul et noter ce qui m'habitait.

Tout avait été préparé et notre programme nous fut communiqué dès notre arrivée sur le sol malgache : les temps de service, diverses visites, les moments de tourisme. Il ne restait plus qu'à tomber d'accord sur un rythme de prière. C'était difficile de s'attendre à quelque chose de précis, mais nous étions prêts à tout, pourvu que chaque jour, nous puissions méditer le rosaire, participer à la messe et nous consacrer à Jésus par Marie. Un sentiment extraordinaire nous habitait, sentiment de liberté indescriptible. Rien ne nous faisait peur, rien ne pouvait nous décevoir ou nous contrarier, tellement nous étions certains de marcher sur les traces de Dieu qui était avec nous, qui nous précédait partout. Cette liberté intérieure nous venait d'une vraie disponibilité du cœur. Nous étions dépouillés de toute possession matérielle et depuis mon départ de Paris un an auparavant, je me sentais vraiment de mieux en mieux avec le strict minimum. J'expérimentais combien on pouvait être heureux avec très peu de chose, sans musique ni cinéma, sans journaux ni aucune connexion sur le monde des infos et des médias. Rien ne me manquait. Ni aucun bien matériel, ni aucun confort, pas même l'amitié d'une fille. Nous étions entre garçons uniquement et je redécouvrais la force de l'amitié vraie, enracinée dans la prière et le don de soi, sans aucune forme de dérapage ou d'ambiguïté. Je me souvenais de mes vieilles amitiés lorsqu'elles étaient formatées par la culture ambiante, par l'esprit du

monde, par la société. Les jeux de séduction nous piègeaient si facilement jadis et pouvaient encombrer les relations d'amitié entre garçons, jusqu'à les asphyxier parfois. Notre foi commune était ce qui nous unissait le plus et ces liens étaient si forts que je me demandais comment vivre désormais une relation d'amitié sans que Jésus soit au centre. La priorité des priorités était de demeurer en lui au quotidien, et nous étions certains que rien ne pouvait nous séparer de son amour, pas même la mort. Nous étions transportés par une foi intrépide jusqu'à imaginer avec humour lequel d'entre nous se ferait bouffer par un crocodile au cours de nos traversées dangereuses sur les rivières. Il n'y avait pas de barrières entre nous. Si parfois des tensions se faisaient sentir, elles duraient peu, parce que la prière et le pardon les désamorçaient rapidement. Nous étions un peu enfermés dans notre univers, c'est vrai. Mais ce temps était tellement nécessaire pour voir plus clair sur ce qui nous habitait vraiment. J'étais persuadé que la seule réponse qui allait être donnée durant ce séjour serait pour éclairer notre projet communautaire. Mais, en définitive, j'allais recevoir une autre réponse, plus personnelle, plus cruciale et inespérée.

Tout a commencé chez le père Vincent Carme, prêtre français déjà avancé en âge et qui avait bâti un centre d'accueil pour les jeunes handicapés, dans le Sud-Est de Madagascar. Ce centre était impressionnant car il accueillait des dizaines de jeunes qui y vivaient pour apprendre un métier. De plus, des centaines de démunis venaient y trouver une aide matérielle ou médicale. Beaucoup de bénévoles venaient aider. La prière faisait partie du rythme, elle remplissait l'atmosphère de cette petite ferme. Tout le monde se réunissait soit à la chapelle pour la messe, avec des chants polyphoniques sublimes, soit à



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<http://www.exultet.net>

## Épilogue

J'ai été ordonné prêtre le 27 juin 2004, après six ans de séminaire. Une préparation qui s'est envolée ! Mais sa densité était telle, le chemin parcouru si surprenant et le combat parfois tellement violent que je ne pourrais le raconter aujourd'hui. On apprend énormément de choses au séminaire. On apprend surtout à ne plus s'appartenir, pour être de plus en plus à Jésus et à l'Église. L'Église m'avait enfanté le jour de mon baptême. Elle m'a enfanté de nouveau le jour de mon ordination, après m'avoir porté dans ses entrailles durant six ans. La vie au séminaire est comme une vie intra-utérine où l'on doit lâcher ses ambitions, se laisser façonner par la grâce de Dieu, attendre patiemment chacune des étapes qui conduisent progressivement au jour J de l'ordination, tout en se formant de son mieux. L'Église seule permet de discerner l'appel de Dieu, de le confirmer. C'est elle aussi qui nous donne les moyens d'y répondre. Nous avons besoin de l'Église, comme d'une Mère qui nous guide, nous éduque et nous nourrit. Il y a tant de purifications à vivre, tant de trésors à découvrir, tant de morts auxquelles il faut consentir. Marie m'a aidé quotidiennement, patiemment, fidèlement, comme elle avait promis de le faire. Sa présence était un précieux soutien. Elle m'a permis de retourner régulièrement à Medjugorje et d'y

retrouver un peu mes racines, d'évaluer l'avancée de mon cheminement, de choisir de nouveau de devenir saint pour être un prêtre selon le cœur de Dieu. Il y a encore beaucoup de chemin à parcourir.

J'avais espéré servir l'Église qui est à l'Île Maurice, mais Dieu en a voulu autrement. Il m'a guidé de façon étonnante. Après deux années de bénédictions à la Communauté des Béatitudes, je savais que Dieu m'appelait ailleurs, quelque part dans le monde, afin de porter la bonne nouvelle à temps et à contretemps. Je pensais évidemment à l'Île Maurice parce que j'aimais les Mauriciens. Tout s'était pourtant bien enchaîné : la retraite de discernement, les conversations avec les personnes concernées. J'étais heureux de pouvoir rentrer au pays, mais quelque chose en moi me disait que ce n'était pas le moment, qu'il faudrait repartir une fois de plus. Renoncer à l'Île Maurice et aux Mauriciens a été un déchirement. Je n'ai pas su expliquer clairement cette décision, mais je n'ai jamais perdu la conviction intérieure qu'elle avait été inspirée d'en haut. Elle était autant liée aux lacunes rencontrées dans le diocèse de Port-Louis, qu'à un manque de maturité de ma part. Mais qu'importe, puisque Dieu qui se sert de tout écrit droit avec des courbes. J'ai toujours eu la certitude que Lui seul me guidait malgré les détours surprenants et incompréhensibles parfois. Je suis arrivé à Toulon de façon assez surprenante. En quittant l'Île Maurice, j'étais passé à l'Île de La Réunion pour rencontrer Mgr Aubry. Il m'a simplement dit : « L'Église est un grand jardin avec des arbres de toutes sortes. Il y a une place quelque part pour toi. Ne t'inquiète pas, cherche et tu la trouveras. » Je n'ai pas eu à chercher longtemps puisque quelques jours plus tard à Paris, on m'indiquait le diocèse de Toulon qui faisait parler de lui. Je suis arrivé dans le Sud de la France sous une pluie torrentielle. Je

n'étais jamais venu là auparavant, mais tout ce que j'ai vu et entendu en quelques heures m'a donné la certitude que c'était en ce lieu que j'étais attendu. J'ai su que là, dans ce diocèse, je pouvais en toute confiance poser mes valises et me laisser faire. J'ai su avec évidence que je n'avais rien à craindre. Quels que soient les zigzags et les rebondissements qui m'attendent encore, Dieu est mon espérance, la seule espérance des générations à venir. Il ne nous décevra pas et les signes de sa présence jamais ne manqueront.

*« Voici le signe de l'alliance que j'institue entre moi et vous, et tous les êtres vivants qui sont avec vous, pour les générations à venir : je mets mon arc dans la nuée et il deviendra un signe d'alliance entre moi et la terre<sup>1</sup>. »*

---

1 . Gn 9, 12-13.

## Table des Matières

1 - L'ADOLESCENCE .....	13
2 - LE GRAND SAUT .....	33
3 - LE GROUPE C .....	55
4 - LE DÉSENCHANTEMENT .....	87
5 - MEDJUGORJE .....	115
6 - LE SALUT .....	133
7 - L'ÉGLISE .....	167
8 - ME VOICI .....	197
ÉPILOGUE .....	223